

## Pour jouer Méta von Salis

Sources

Curt Paul Janz *Biographie de Nietzsche*

Méta von Salis est née le 1<sup>er</sup> mars 1855 (environ un siècle avant moi). Elle fait partie d'une famille ancienne et noble du Canton des grisons en Suisse.

Une de ses biographe, Bertha Schleischer décrit la jeune Mata en ces termes :

« Le petite Méta devint un enfant timide, passionné et peu communicatif (...) dissimulant anxieusement sa profonde sensibilité et sa grande richesse de sentiments, bien qu'elle soit la première à souffrir de cette timidité si convulsivement dérobée. Les reproches ne la rendent que plus obstinée, mais la conscience du devoir et de l'honneur se trouve déjà puissamment développée en elle (...) apprendre ne lui fait aucune difficulté. » (Janz, vol 3, p. 59)

Et Janz de noter comme ce portrait ressemble à Nietzsche.

Méta est envoyée très jeune dans un pensionnat pur jeunes filles qu'elle décrira comme un « institut de dressage de ménagères », et qui lui inculquera pour toute sa vie une profonde aversion contre la condition domestique.

« Les von Salis, nous dit Janz, avaient leur fief à Bergell, point de passage vers le sud. C'étaient de fiers seigneurs, dotés d'importants privilèges et propriétaires de vastes terres dans la Valeteline et les environs de Chiavenna, levant tribut sur une nombreuse population paysanne. (vol. 3, p. 54).

Ulysse von Salis (1728-1800) institua à Marschlins, le château où résidaient les von Salis, un « Philantropinum » destiné à éduquer des jeunes gens à une forme supérieure d'humanité.

Méta voulait continuer l'œuvre de son aïeul mais en incluant les femmes et en leur ouvrant les possibilités d'instruction offertes aux garçons. C'est dans ce contexte qu'elle rencontra d'abord Malwida puis Nietzsche.

On voit le but commun entre les von Salis et Nietzsche, réaliser une forme supérieure d'humanité.

Dans le livre qu'elle a consacré à Nietzsche, *Philosophe et gentilhomme*, elle écrit : « je pense qu'il y a pour chacun des *optima* en matière d'expériences humaines. Pour moi, un de ces *optima* a été incarné par Nietzsche, ce qui n'est pas peu dire, car j'ai été, pour le commerce d'hommes et de femmes de diverses nationalités, particulièrement gâtée (...) Cet homme qui voyait dans la vanité un reste de servilité (...) n'avait rien des allures de l'érudit tout imbu de bourgeoisie suffisance. Une voix feutrée, douce et mélodieuse, une élocution extrêmement posée, surprenaient au premier abord (...) Son regard semblait le plus souvent tourné vers l'intérieur (...) ou bien surgissant du plus profond de lui même, semblait chercher quelque chose qu'il avait presque renoncé à encore espérer. » (Janz, p. 57).